

XYZ. La revue de la nouvelle

Bon voyage

Roxanne Lajoie



Numéro 126, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81883ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lajoie, R. (2016). Bon voyage. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (126), 60–62.

Bon voyage

Roxanne Lajoie

*Caminante, son tus huellas
el camino y nada más;
caminante, no hay camino,
se hace camino al andar.*

ANTONIO MACHADO

LE TRAIN filait à travers la pluie. Je quittais la Suisse sans regret, Lausanne ne m'ayant laissé que des souvenirs périssables. Sur la vitre embuée, mon visage n'était qu'une tache de couleur. Il pleuvait toujours quand je suis arrivée en France. Correspondance à Lyon, sous la pluie. À Avignon, le train entra en gare comme une éclaircie. Un carré de ciel bleu se détachait au-dessus de la ville. De l'autre côté de la rue, le mur de pierre mouillé qui encerclait Avignon avait des reflets de blé.

Je venais de terminer ma première année de maîtrise et j'étais partie sac au dos, un Europass en poche. J'avais la tête pleine d'Aragon, de Colette, d'Éluard, de Gide, de Zola. J'étais imprégnée de littérature, mon carnet de notes déjà rempli après une semaine. J'avais pris le train trois fois et n'avais encore fait aucune rencontre significative.

Je longeai les remparts pour traverser le Rhône et atteindre l'île de la Barthelasse, où se trouvait l'auberge de jeunesse. Je m'installai dans le dortoir des filles et soupai dans la salle commune en compagnie de Belges, de Norvégiens, d'Allemands. La nuit tombée, mes nouveaux amis m'invitèrent à me joindre à eux pour continuer la fête sur la place du Palais des Papes, où un groupe jouait. La lune pleine, au-dessus du château épiscopal, versait sa lumière argentée sur les danseurs. C'était presque trop. Les musiciens entamèrent une nouvelle chanson qui finit de me faire chavirer. Dans le port d'Amsterdam, au son de l'accordéon rance, je perdis la tête. Enivrée par le décor, la musique et les paroles de Brel, je

dansais, le nez dans le ciel. Je me retrouvai dans l'orbite d'un inconnu, à le frôler — ou était-ce lui ? — en une sorte de valse. Nos deux corps subissaient une formidable attraction. Je tournoyais, les bras déployés, dans la chaleur épaisse des rêves qui me hantaient. Il croisait ma trajectoire en m'effleurant. Je tordis le cou pour mieux m'entendre rire. Les autres danseurs s'écartaient pour nous laisser passer. Je voyais dans leurs yeux lumineux le reflet du désir. À chaque rencontre, des frissons me passaient sur tout le corps, jusqu'à ce que, tout à coup, l'accordéon expire. Alors le geste grave, alors le regard fier, il se présenta, avec un accent espagnol chuintant. J'eus le temps de comprendre qu'il était argentin avant que la musique ne reprenne et qu'il m'entraîne dans un nouveau tourbillon. Quand nous rentrâmes, le mistral se levait.

Le lendemain, le vent impétueux soufflait toujours. La journée en sa compagnie passa comme un livre qu'on lit trop vite. Une balade sous un soleil radieux ; des coquelicots décoiffés sur la rive droite du Rhône, du même rouge que des lèvres qu'on aurait trop embrassées ; un pique-nique dans l'herbe folle du fort Saint-André, celui-là même où Elsa Triolet campe une partie du décor de ses *Amants d'Avignon* ; une exposition d'art contemporain dans un ancien cloître ; des cerises gorgées de soleil, cueillies par-dessus un vieux mur de pierres ; une bouteille de vin qui grise ; un poème d'Antonio Machado récité en espagnol ; et deux corps nus frissonnant dans les hautes herbes, sous la lune décroissante, devant le célèbre pont de la comptine. Le vent soufflait toujours. Il nous força même à rentrer. Je me mordis presque la langue à grelotter.

Quand le jour se leva, le livre était refermé. Il prit le train pour Barcelone sans que l'on se fût vraiment reparlé. *Buen viaje*. Je partis pour Nice le soir même. Je montai dans le train pour la quatrième fois, à contrecœur. On ne quitte pas facilement un lieu qui incarne tout ce qu'on espère d'un voyage. Je me laissai tomber sur le siège, la vue embrouillée. Je regardai Avignon par-delà mon reflet.

Il fallut le grincement métallique du train qui se met en branle pour me sortir de ma langueur. Sur la vitre, mon 61

reflet afficha un sourire. Je n'aurais pas pu mieux choisir mon siège. Je quittais la ville à reculons.